

Ploc i

La revue du haïku



N° 63 – Février 2016

Association pour la promotion du haïku

www.100pour100haiku.fr

Avant-propos, OW

Haïku et milieu, cinq questions à Augustin Berque par Roland Halbert,

Haïbun,

Je suis l'esprit de la forêt, Yann Rédor

En chemin vers jadis, Geneviève Liautard

De l'autre côté de la rue, Nicolas Lemarin

Haïku,

Instant choisi, *Ce quai de gare* de Josette Pellet

Senryû,

Le thème de ce numéro de revue : la lumière.

Que celle-ci soit physique ou métaphysique, elle inonde le monde de la poésie. Évoquée et/ou invoquée, énoncée ou suggérée, allusive ou métaphorique, la lumière traverse les mots, les images, l'émotion, la pensée, et semble être l'un des ferments de la création littéraire. Elle se prête fort bien au haïku qui fulgure par nature. Par son principe de cohésion et d'unité, la lumière demeure l'une des modalités et l'un des substrats de la conscience en prise avec son milieu spatio-temporel qu'elle dépasse parfois...

Ce numéro débute par un entretien que Roland Halbert mène avec Augustin Berque, géographe et philosophe. Ce dernier nous livre sa conception du haïku qui s'articule autour de la notion de « milieu ». Sûrement en résonance avec les présocratiques, les néo-platoniciens ou plus proche de nous, la lignée bachelardienne, ce penseur de la mésologie qui étudie le milieu humain nous rappelle que le haïku procède culturellement d'une « empreinte-matrice » très marquée : en effet, la concision et la force suggestive de ce poème bref résultent d'une conscience de la langue qui s'inscrit dans une « grammaire du milieu », bien plus que dans une « grammaire du langage verbal »... Cette interview est, assurément, à lire !

Il s'ensuit trois haïbuns dont chacun se singularise par un souffle et un style qui leur sont propres.

Vous trouverez, pour finir, les haïkus et senryûs qui ont retenu notre attention pour leur qualité... de haïku, avant tout autre critère poétique...

OW

HAÏKU ET MILIEU, CINQ QUESTIONS À AUGUSTIN BERQUE par

Roland Halbert

Géographe, orientaliste et philosophe, Augustin Berque est aussi le penseur de la mésologie qui étudie le milieu humain. Ses travaux, complexes et de haut niveau, manifestent une connaissance approfondie du Japon et de la langue japonaise ; bien des fois, il y aborde le haïku. Augustin Berque accepte de répondre aux questions de Roland Halbert pour la revue *Ploci*

Roland Halbert : Un terme important apparaît dans vos travaux, et notamment dans votre *Poétique de la Terre*, c'est *fûdo* 風土 au sens de « milieu » humain (l'œil y reconnaît le kanji du « vent » et celui de la « terre. ») Voulez-vous nous préciser en quoi ce *fûdo* intéresse les haïkistes du monde entier qui sont sensibles aux *kigos*, les fameux « mots de saison » ?

Augustin Berque : *Fûdo* est un terme japonais venu du chinois *fengtu* (mêmes sinogrammes 風土) dont la signification est double : 1. Climat d'une région ; 2. Coutumes du pays. Il entre dans des composés tels que *fûdobyô* 風土病, maladie endémique. Je l'ai traduit par « milieu », dans le sens où Uexküll parle d'*Umwelt*, par distinction avec le donné environnemental brut (*Umgebung*). Watsuji également, dans *Fûdo* (1935), distingue le milieu (*fûdo*) de l'environnement naturel (*shizen kankyô*). J'ai traduit ce livre sous le titre *Fûdo, le milieu humain* (Paris, CNRS, 2011). En ce sens-là, le milieu est comme la *chôra* dans le *Timée* de Platon : à la fois l'empreinte et la matrice de l'être relatif et concret (la *genesis*). Uexküll parle d'un « contre-assemblage » (*Gegengefüge*) entre l'animal et son milieu, et Watsuji parle de *fûdosei*, ce qu'il définit comme « le moment structurel de l'existence humaine ». J'ai traduit ce terme par « médiance », à partir du latin *medietas* qui signifie « moitié ». Cela veut dire qu'il y a un couplage dynamique entre deux « moitiés » de l'être : l'humain et son milieu ; sans oublier que celui-ci, dans le cas de l'humain, n'est pas seulement écologique, mais écotechno-symbolique. Pour en venir au haïku, j'ai fait l'hypothèse (par exemple dans *Poétique de la Terre. Histoire naturelle et histoire humaine*, Paris, Belin, 2014) que s'il peut être si bref et allusif, c'est parce qu'il table sur la médiance, au lieu de se déployer seulement comme langage verbal. L'une des preuves que j'invoque, c'est l'existence des saisonniers (*saijiki*), qui sont des recueils de plusieurs milliers de *kigo*, l'une des règles du haïku étant que l'on doit y employer au moins un *kigo*, et ce, bien entendu, à la saison voulue. Ces saisonniers sont en somme une grammaire du milieu, alors que nous autres ne connaissons que des grammaires du langage verbal.

Roland Halbert : La poésie occidentale est plutôt dans le dire-plus, le tout-dire ou dans l'expression complète, alors que la poésie du haïku est dans le moins-dire ou la suggestion.

Pouvez-vous nous aider à mieux cerner cette importante différence culturelle ?

Augustin Berque : Effectivement, si vous tablez sur le milieu (qui comprend la langue) au lieu de tabler seulement sur la langue, vous pouvez être plus concis. Le sens passe avec moins de mots. Dès l'aube de son histoire, le Japon s'est posé comme « le pays béni des dieux où il n'est pas besoin de hausser les mots (*kotoage senu kuni*) ». Cette expression, devenue proverbiale, a été écrite pour la première fois dans le *Man.yôshû*, au chant 3253-4, attribué à Kakinomoto no Hitomaro (actif au début du VIIe siècle). Les premiers vers disent : « *Ashihara no mizuho no kuni wa kamu nagara kotoage senu kuni* », mot à mot « Le pays des roselières aux jeunes épis de riz est le pays où à la grâce des dieux l'on n'élève pas les mots », ce que l'on entend généralement comme : le Japon est si favorisé des dieux qu'il n'y a pas besoin de les prier. Plus tard, l'expression a été employée pour exalter le moins-dire comme valeur nationale, en dépréciant donc la prolixité.

Dans notre tradition logocentrique en revanche, il faut dire tout ; ce qui ne vaut pas seulement pour la poésie, mais pour tout notre mode de pensée, et en particulier pour la logique, dans laquelle le langage verbal doit se tenir tout seul. Cela vaut également pour la religion (« Au commencement était le Verbe »), pour les mathématiques (où une démonstration doit être complète) et pour la métaphysique : voyez le rôle onto-cosmogénétique que Heidegger accorde à la *Dichtung* (le dire poétique), cet attribut propre uniquement au *zôon logon echône*, seul donc à être *Weltbildend*, formateur de monde. Cet anthropocentrisme n'a pas cours en Orient, où l'on reconnaît la parole aux autres êtres vivants aussi. Voyez les hymnes védiques, qui révèlent une conscience de la langue dont les principes sont étrangers au logos.

La petite introduction au sanskrit de Filliozat (*Que sais-je*) rapporte par exemple la strophe suivante (*Rgveda* VIII, 11) :

« Les dieux ont engendré la déesse Parole (*vācam*). Les créatures de toutes formes la parlent. Puisse cette Parole, aimable, vache nous donnant son lait de force et de sève, bien louée, venir près de nous. »

Pour ce qui nous concerne, en somme, le milieu parle, et c'est la poésie première. Pas besoin d'en dire beaucoup plus.

Roland Halbert : Dans *Les Impressifs japonais*, Sanae Tsuji écrit que ces onomatopées sont riches en harmonie vocalique et en qualité suggestive. J'ai relevé chez Bashô, *horo-horo* (ほろほろ) pour dire l'éparpillement des

choses ; chez Shiki, *gasa-gasa* (がさがさ) qu'on pourrait traduire par « Pfpf » ; chez Sôseki, *sara-sara* (さらさら) pour suggérer l'effleurement, le froufrou. Parlez-nous de ces curieux mots imitatifs en japonais et, selon vous, que révèlent-ils de l'approche particulière d'un Japonais à travers sa propre langue ?

Augustin Berque : Comme vous n'avez pas manqué de le remarquer, j'ai fait corrélativement l'hypothèse que l'existence du haïku a un rapport avec la prolifération des onomatopées dans la langue japonaise, fait contemporain de l'instauration progressive du haïku à l'époque moderne (à partir du XVI^e siècle). Que la langue courante puisse employer des centaines d'onomatopées, ces mots qui n'ont besoin d'aucune mise en phrase, car ils évoquent en eux-mêmes immédiatement une impression, cela aussi, à mon avis, manifeste une tendance à tabler sur le milieu en tant que champ sémantique. Dans ces conditions, vous pouvez non seulement être concis (comme l'est le haïku), mais vous pouvez même vous dispenser de construire une phrase : l'onomatopée suffit à dire ce que vous voulez dire.

Roland Halbert : En Occident, en s'appuyant sur l'étymologie du mot « poésie » (issu du grec *poiein* « fabriquer »), on insiste sur le « faire » du poète, mais pour un haïkiste japonais, la poésie « advient » (*naru* 成る). Dites-nous un mot de cette différence de point de vue.

Augustin Berque : Cette dépréciation du faire, et cette exaltation de l'advenance (*Ereignis*, comme dirait Heidegger), on la trouve aussi dans le taoïsme, avec la notion d'inartifice (*wuwei*, qu'on traduit plus souvent par « non-agir »). C'est une exaltation du naturel. Elle est inscrite dans la langue japonaise elle-même, comme le manifestent les niveaux de politesse.

Parlant de vous-même et vous dépréciant donc par politesse, vous pourrez dire *o okuriitashimasu*, ce qui signifie « Je vous accompagne », mais qui est mot à mot « je me fais votre accompagnement », ce qui insiste donc sur l'artificialité de votre action. Au contraire, parlant de votre professeur, vous pourrez dire *sensei ga o ide ni narimashita*, ce qui signifie « le maître est arrivé », mais qui est mot à mot « le maître est devenu un advenir », ce qui insiste sur le naturel de cet événement. La vraie poésie devant être naturelle et non pas artificielle, on dira donc qu'elle advient, non qu'on la fait.

Roland Halbert : Pourriez-vous nous citer, dans votre traduction, un haïku d'un grand maître qui, à vos yeux, symbolise par excellence le

rapport des Japonais au « milieu » et au cosmos puisque vous appelez à « recosmiser » ? Et merci de nous préciser pourquoi ce choix.

Augustin Berque : Je n'ai pas beaucoup de haïku en tête, j'en reprendrai donc un que j'ai souvent cité (déjà dans *Le Sauvage et l'Artifice. Les Japonais devant la nature*, Gallimard, 1986) :

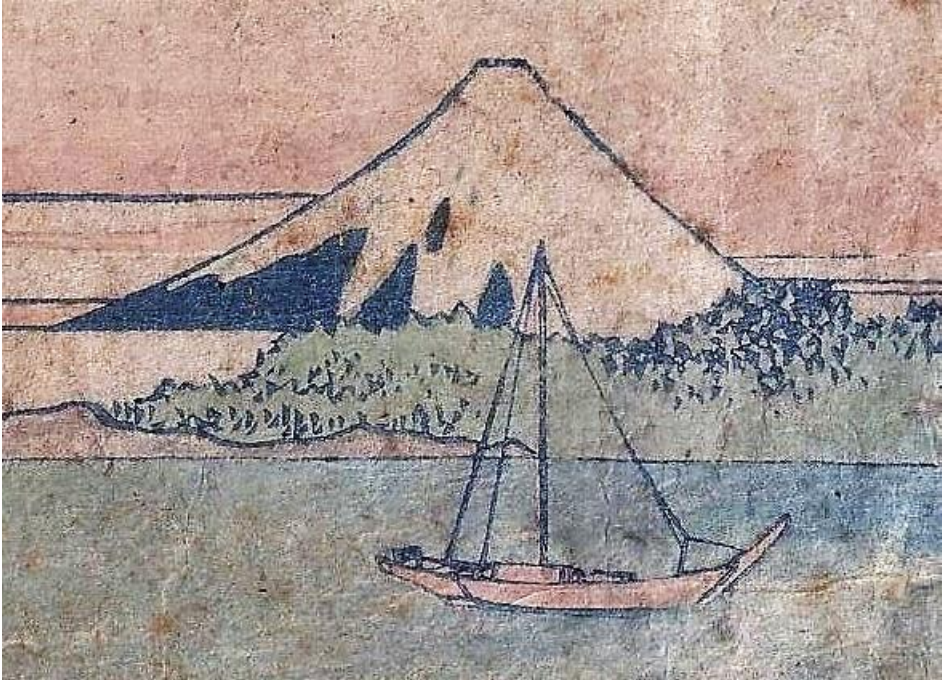
Hatsu-geshiki 初景色
Fuji wo ookiku 富士を大きく
haha no sato 母の里

Ce haïku de Fusae peut se traduire, au plus près du texte, par :

Premier paysage
(le) Fuji en grand
village de (ma) mère

Il est classé, dans le saisonnier (*saijiki*) de Yamamoto Kenkichi, à la rubrique « Premiers paysages » (*hatsu-geshiki*) du volume « Jour de l'an ». Il m'a toujours frappé comme exemplaire du milieu japonais. D'abord, parce qu'on y voit trôner « en grand » le mont Fuji ; mais pour d'autres raisons aussi, dont je ne relèverai ici que l'aspect linguistique. Il n'y a là ni verbe, ni sujet grammatical, ni indication explicite de la personne émettant l'énoncé. Les quatre substantifs « paysage » (*-geshiki*), « Fuji », « village » (*sato*), « mère » (*haha*), loin de juxtaposer platement leurs substances, s'ordonnent dynamiquement à un foyer potentiel, celui d'une existence qui profère le poème, sans explicitement y figurer. Au deuxième vers, la particule *wo* indique que le Fuji est l'objet d'une action : celle d'un regard, très évidemment, bien qu'il n'y ait pas de verbe qui l'indique ; mais *wo* met en branle une puissance où un tel verbe se présage. Quel est donc le sujet de ce verbe implicite ? Là non plus, aucun mot qui le dise ; mais, sauf cas particulier, *haha* employé seul dans un énoncé ordinaire signifie nécessairement qu'il s'agit de la mère du locuteur ; c'est pourquoi je l'ai traduit par « (ma) mère ». Le locuteur implicite qui profère le poème et dont le point de vue anime la scène, c'est l'enfant de cette mère, la mienne. C'est donc moi, sujet. Ainsi, mon existence étant impliquée dans mon milieu, pas besoin de la dire expressément par un « je ». Je ne suis pas décosmisé comme le « je » du « je pense, donc je suis », lequel se pose indépendamment de tout lieu et de toute chose matérielle, comme dit le *Discours de la méthode*. Je suis bien dans ma *chôra*, l'empreinte-matrice qui est la mienne, et en toute cosmicité, je m'y trouve bien.

Janvier 2016.



Détail d'une estampe japonaise (Collection R.H)

Je suis l'esprit de la forêt

Je suis l'esprit de la forêt.

Du moins j'en suis une bribe.

Ce matin, dans la plénitude du levé du jour, j'ai goûté l'herbe tendre et mouillée de rosée.

Puis j'ai bu, en marge de la harde, au bord du grand étang.

Les hêtres bourgeonnent
dans le silence des arbres
une nouvelle vie

La harde... Où est-elle à présent ? J'ai couru tout le jour.

De l'orée de la clairière aux fées - c'est ainsi qu'ils l'appellent - nous entendions très bien le bruit de leurs moteurs. Des passereaux, chassés par ce tumulte, ont traversé le ciel. Ils parlaient vans, camions, chevaux et livrées rouges... Aux premiers aboiements, la harde a filé, égayée sous l'immense frondaison des chênes tricentenaires.

Front contre front
au cœur de la futaie
deux daguets

Alors les trompes ont sonné, comme enrouées de leur excitation.

Je fuyais depuis peu quand elles m'ont rattrapé.

Des heures durant, trompes de chasse et aboiements de chiens m'ont talonné.

Frappée du galop des chevaux, la forêt a tremblé jusqu'au bout de ses branches.

Effrayé pas ces équipages, j'ai couru, couru, et couru de plus belle.

Quand j'ai voulu quitter le lit du vent, ils étaient sur mes flancs.

Leurs chevaux galopaient dans un bruit de tonnerre.

Sous les bombes de velours noir, les hommes poussaient des cris de joie cravachant leurs montures.

La bave a envahi ma bouche, et, jusque sur mon poitrail, couvert mes lèvres et mes joues.

Fonçant droit devant moi, j'ai traversé des taillis et des buissons de ronces. Elles gardent sur leurs épines quelques gouttes de mon sang. Après que j'aie sauté par-dessus la rivière, quand le soleil était à l'apogée, un instant j'ai cru semer les aboiements.

Lune rousse
avant la lutte
le brame répond au brame

J'ai cru oui, j'ai cru. Mais ils n'abandonnent jamais.

Juste après l'hallali, ils m'ont acculé au fond de la carrière.
De mes bois de dix-cors, j'ai éventré mon premier assaillant, trop rapide, trop seul.
Les tripes à l'air, il gît là où il s'est trainé, bassin brisé.
D'autres sont arrivés.
Ils ont mordu mes flancs, mes jambes, ma gorge ; ont déchiré ma peau.
La crampe au cœur d'avoir fui trop longtemps, je me suis effondré. Sous la fatigue et sous leurs crocs, mes jambes affaiblies ont ployé.
Avant d'utiliser sa lame, d'une volée de coups de fouet bien sentis, le piqueur a repoussé ses chiens. Dans ma bouche, le sang a remplacé l'écume.

Je me vois à présent.

Couvert de sang, j'ai le ventre béant. Je garde du coup de dague ultime un trou derrière l'épaule.
Il a tranché ma gorge, vidé mon ventre et trainé ma carcasse hors de portée des chiens.
Une dernière fois ils ont sonné la trompe ; la curée, pour célébrer ma mort.
Échangeant coups de crocs et grognements rageurs, la meute à présent dispute mes entrailles.

Jours de neige
il mastiquait de l'écorce
à pleines dents

Il fait sombre.

Mon âme s'atomise au milieu des grands arbres. Des générations de mon sang s'endorment dans les sous-bois.
Je suis l'esprit de la forêt.
Du moins j'en suis une bribe.
Ce matin, dans la plénitude du levé du jour, j'ai mâché une herbe tendre et mouillée de rosée.
Puis j'ai bu, en marge de la harde, au bord du grand étang.

Yann Redor

En chemin vers le jadis

Derrière le mur de pierre l'ombre s'étalait entre la masse sombre du figuier et les touffes d'acanthé.

Il fallait franchir la petite porte grinçante et pour cela trouver la clé cachée de sous la pierre. Allonger la main dans l'espace humide et chaud. Y déloger à la saison un gecko somnolant.

Il fallait s'aventurer dans cet espace d'herbes folles et de genêts odorants, fouler, écarter, découvrir le vieux bassin aux eaux stagnantes sous la frondaison échevelée d'un vieux frêne.

Mettre à jour l'ancien puits. Hisser son seau rouillé à grand bruit. Boire au verre sans pied laissé là pour les elfes. Poser mes lèvres sur la trace éthérée de leur souffle.

Il fallait entrer dans l'intimité de ce lieu, le mettre à jour, l'arracher à son silence, à sa torpeur.

Mener le combat avec l'ange et s'apercevoir que la reddition s'était faite sans heurt si ce n'est la hampe du roncier à l'affût qui guettait la chaleur de ma jambe. Une goutte de sang comme obole et son goût sur la langue qui ramène à l'enfance mais sur lequel je n'ai jamais su mettre aucun mot.

Franchir d'un souffle
En chemin vers le jadis
Le mur de pierre

Il fallait avancer sur ces traces obscures, découvrir la maison de pierre, un lieu chéri et légué par le père, témoin de vies plus anciennes encore, lignage inconnu de moi ; le seul prénom, Louis, porteur d'Histoire. Il ne faisait pas bon avoir 20 ans en 1914.

Et c'est cette maison qu'il aurait dû investir de sa jeune vie, entourée d'une douce compagne affairée, au repas, aux confitures, à la toilette des enfants. Les draps de lin de l'alcôve n'ont jamais connu l'enlacement tendre de leurs corps et c'est une toute autre étoffe, celle de glaise et de sang dans la tranchée boueuse qui l'a enseveli.

Chemin faisant
La vie s'inscrit en creux
Traces indélébiles

Si j'en ai fait ma demeure, c'est peut-être en dehors de ces murs que se trouve ma maison.

Peut-être sur le chemin bordé de ronciers, là où de grandes flaques de coquelicots gagnent peu à peu leur place éphémère entre les touffes hirsutes. Leur rougeoiement comme un signe de bienvenue, drapeaux déployés ou plutôt multitude de petits fanions brandis pour saluer notre passage.

Peut-être dans l'ancien champ de vignes depuis longtemps en friche, là où la nature a repris ses droits. Les cornouillers en rangs serrés tendent leurs bouquets de minuscules fleurs blanches en forme d'étoile et puis tout à coup, venant de l'angle le plus obscur, une légion de sureaux en marche, avancée triangulaire vers je ne sais quel but fomenté par l'envahisseur.

Peut-être là car nul n'est besoin d'un toit, d'une bâtisse pour que les esprits se manifestent. Esprit du lieu, dit-on ?

Esprit ailé
Pour franchir les seuils
Les bords du ciel

Le pied de vigne que je découvre en plein champ, cerné d'herbes folles ; cette vigne qui remonte de la terre, fille d'une souche enfouie depuis des décennies, cette vigne aux fruits naissants, les grains minuscules déjà prometteurs d'une grappe sucrée, ce cep encore frêle mais têtu, voilà l'esprit de ce lieu où le cycle de vie est plus fort que la bêtise des hommes.

À genoux à son pied que je dégage à mains nues, je suis émue en pensant à ces hommes et ces femmes, grands-parents, oncles et tantes qui donnèrent tant pour ce lopin de terre et la récolte de quelques bonbonnes d'un vin âcre et sombre comme leur vie.

Résurgence
Vigne ressurgissant
Comme une source

Peut-être là ou bien plus loin encore. Par-delà les mers, les sommets enneigés, l'aridité des déserts. Au milieu de rien ou cerné par la multitude, dans le grondement des chutes, le murmure des roseaux...

Certainement dans cette limite intérieure, protectrice, ce lieu si profondément enfoui qu'il peut être « trans-porté » dans bien plus vaste sans s'y perdre.

Dans ton sac à dos
Ta maison d'escargot
Voyageuse immobile

Geneviève Liutard

De l'autre côté de la rue

De l'autre côté de la rue il y a des fenêtres avec des rideaux blancs, très légers, qui tamisent le soleil pour ne laisser passer que le lait de sa lumière.

Là-bas les meubles et les objets doivent sentir bon comme un quotidien fait de pain chaud.

En face, derrière le grand mur, je le sais pour m'y être promené quelquefois, le trottoir est assez large pour laisser passer deux poussettes de front.

Les fenêtres qui n'ont pas de voilage ont de gros rideaux qui gardent bien la chaleur le soir et la repoussent en été.

De l'autre côté de la rue les portes cochères sont en beau bois vernissé, sans moulures excessives, et les volets sont uniformément peints en blanc d'ivoire ; juste écaillé comme il faut pour satisfaire la nostalgie d'un temps déjà vécu.

En face, derrière le haut mur les lumières s'allument et s'éteignent au hasard des heures, jusqu'à très tard dans la nuit.

Ici, à travers le treillis du grillage et la verticalité des barreaux, chaque soir une lumière uniforme et blafarde baigne le grand mur de ma prison.

Des mots dits très bas
parcourent le silence
comme des papillons

Mais mes codétenus ronflent déjà.

Je peux deviner un bout de lune traversant l'écume des nuages.

Est-ce ce même halo qui s'en va assez loin hors des rues de la ville, près des arbres, pour éclairer une multitude d'ombres libres ?

Rabot des nuages
la forêt est traversée
de copeaux de lune

Ici, le temps est plus ou moins long, c'est selon la lumière qui traverse les barreaux ou la valeur des mots qui peuvent s'échanger.

Tiens, revoilà la lune en croissant légèrement atrophié dans ses langes nuageux.

Émouvante comme un bébé dans son bain.

Je devais avoir autour de 15 ans, peut-être moins. Une nouvelle fois j'accompagnais ma mère pour garder la voiture au cas où elle ne puisse pas bien se garer.

Je somnolais sur la banquette arrière de la DS quand elle a frappé sur la vitre pour m'appeler.

- Viens m'aider !

Mais elle était calme.

Dans la chambre à coucher la jeune fille s'agitait sur son lit. Après de brèves présentations j'ai essuyé son front emperlé de sueur. Ma mère m'a demandé de pousser sur son ventre et de lui maintenir les bras qu'elle agitait sans cesse. Curieusement ses jambes écartées, rehaussées, ne bougeaient pas.

Quand elle s'est calmée ma mère a officié.

Je n'avais pas servi à grand-chose, juste une présence incongrue et rassurante.

De retour dans la voiture j'appuyais sur le faux caducée qui se décollait du parebrise.

Je ne sais plus si la nuit était sèche ou humide mais nos codes et les lampadaires des rues m'ont paru les carcans de faisceaux lumineux très marqués, sans flous, comme issus d'une bande dessinée.

Mon imagination tournait à vide.

Je me refusais à penser à quoi que ce soit hors de l'immédiateté de ce que je percevais.

J'étais devenu une caméra sans réalisateur.

Mais à l'intérieur de moi la photo de la jeune femme se développait, en surexposition.

Je vois des étoiles
Mais les racines du ciel
restent invisibles

Ma douce mère, presque un ange mais « faiseuse d'anges »...

Une fois, plus tard, j'ai pu tenir un ange dans le creux de ma main.

La présence de ce petit corps humide de chair nacré me brûle encore la paume. Je me rappelle surtout les petits pieds et les mains déjà formés. Ou bien j'imagine me rappeler...

La seule certitude qu'il me reste c'est cette menue présence morte couchée sur la trame de mes lignes de vie.

Déjà l'aube et le ciel s'éclaircissent doucement jusqu'au bleuté serin qui absout tous les gris.

Un avion passe
trace blanche d'un rêve
qui reste en moi

Ce matin le feulement des bennes à ordures, soulevant leurs crocs, passe par-dessus le mur.

L'air porte les sons qui ricochent jusqu'au bout de la rue et s'oublie contre nos vitres.

Aujourd'hui je repense à cet instant, quand celle que je croyais être comme mon autre moi m'a dit :

-Je ne veux pas le garder !

Si elle avait dit : « - Oui, pour nous » au moment où nous traversions, je ne l'aurais sans doute pas poussée contre le bus.

Nous aurions pu calmement rejoindre l'autre côté de la rue.

Le jour revient
dans la lumière renaît
chaque contour

Nicolas Lemarin



Photo, Olivier Walter

Dany Albaredes

Lanternes écarlates -
dans l'allée sombre
visages blancs des geishas.

Laurent Béral

Veillée de Noël -
Un satellite clignote
au milieu des anges.

A-t-il oublié
son gilet phosphorescent,
le geai écrasé ?

Daniel Birnbaum

La lumière de la veilleuse
croise celle du jour
la chambre d'enfant

Nuit froide
il s'est emplie de lumière
l'étang gelé

La toile d'araignée
à la lumière du matin
filet à papillons

Marc Bonetto

à M.

Nudité endormie
Dans un rayon de soleil
Je redécouvre sa beauté

Baie rouge dans le bec d'une pie
L'orage sème
Ses grains de lumière

Un vers luisant !
Ton regard
Éclaire mes nuits

Dominique Borée

gelée blanche –
les couleurs de l'aube
entrent dans la chambre

arboretum –
plus un seul banc à l'ombre
de libre

soir de la saint Jean –
dans les flaques du parking
le feu du couchant

Véronique Bouton

bruit mat de l'eau
entre ombre et lumières
je choisis le clair

quel plus grand cadeau
qu'un fin médaillon doré
couchant d'automne

Brigitte Briatte

souffle de lumière -
une libellule s'éteint
saturée d'été

une corneille
errant au ras du pré
criblée de rayons

mai sur la mare -
éclaboussures de lumière
où s'ébroue un chant

Didier Brière

Un rai de lumière
sous sa porte de chambre
le fils est rentré

Michèle Chrétien

Nuit clandestine
le bal des lucioles
éclaire nos ébats

Lumière du matin
dans le sommeil du jardin
le chant du coq

Caroline Coppé

Jour férié
le soleil hésite encore
sur le seuil

Matin de prières
les arbres squelettiques
n'ont plus d'ombre

Seule à marcher dans la nuit
derrière mon ombre
une autre ombre

Huguette Dangles

La jacinthe bleue
Resplendit de lumière
L'hiver parfumé

Les épis dorés
Moissonnent la lumière
Songe d'un été

Gaspard Desmaisons

Sur le ciel à blanc,
fruits pendus aux branches nues
du grand kapokier.

Christiane Dimitriadis

soleil au zénith
dans le port éblouissant
raffut du mûrier

Danièle Duteil

ciel de pluie
la lumière s'est réfugiée
dans les gouttes d'eau

nuit pleine
dans le couloir mes pas
guidés par la lune

lueurs de l'aube
ce rêve interrompu
au bord de l'abîme

Isabelle Freihuber-Ypsilantis

nuit d'hiver –
se réchauffer à la lumière
de ses cheveux roux

Françoise Gabriel

dans l'étroit soleil
le geai se joue de l'ombre
– girouette ambrée

Christiane Guicheteau

Aube d'été.
Le ciel, l'océan et moi
dans le même bleu.

Marie-Noëlle Hoptal

Rayon de soleil
sur la neige ramollie...
forêt d'ombres bleues.

Au creux de la nuit
Bestiaire de la Voie Lactée
l'étoile file...

Monique Junchat

soleil de mars
plus blancs que la neige
les perce-neige

jour après jour
l'automne se décolore
ciel de neige

sous les dix pattes
des cinq corbeaux
le lampadaire s'éteint

Claude-Alice Lagadec

matin d'hiver –
la lumière vagabonde
sur les branches nues

Gérard Mathern

Du côté de l'est
l'or du soleil sur la crête
l'érable s'allume

Au-delà des monts
le soleil va se coucher
l'érable s'éteint

Isabelle Neveu

sur ma corde à linge
petits glaçons en rangées
lumières de Noël

Éléonore Nickolay

ciel du soir
un nuage de corneilles
emporte la lumière

chambre d'hospice
un rayon de soleil
pour seule visite

nouvelle lune
me guettent les mêmes
vieilles ombres

Christiane Ourliac

premier jour d'hiver
les lanternes oranges
du plaqueminier

la lune se glisse
sous le rideau de la chambre
– chuchotements

Brigitte Pellat

Feuilles de roseau
filaments de lumière
retenant l'été

La lumière dore
les guêpes statufiées
fin décembre

Josette Pellet

Ce quai de gare
l'ai-je jamais quitté ?
Haridwar à l'aube

Dans la trouée
de la nef des nuages...
en perdre la voix !

Lueurs tremblantes
dans la brume rose et noire
veille de Nouvel An

Minh Triêt Pham

pagode troglodyte –
braver les ténèbres
jusqu'au Bouddha

crépuscule d'automne –
au fond du cendrier le mégot
encore incandescent

poussières de la Voie lactée
dans ses mains
les lucioles

Nicole Pottier

rayon de lumière –
un oiseau se met à chanter
au coin de la rue

neuf heures du soir –
tous les lampadaires
s'allument dans la rue

Yann Quero

Fraîche lumière
par le rideau de bambou,
oubliant l'été.

Christiane Ranieri

de l'ombre
à la lumière
un tout petit pas

éclat de lumière
dans un gribouillis de branches
le chant du merle

Germain Rehlinger

Baie vitrée ; garder
la trace de ta petite main
un talisman

Claude Reynolds

sous la porte
un filet de lumière
des ombres y grouillent

orage dans l'air
le jour taquine la nuit
à coup d'éclairs

Philippe Sturzer

Regardant la Voie Lactée –
si lumineuse,
si sombre.

Allal Taleb

Sortie du métro
les rayons du soleil
dérident l'hiver

Attendant la lune
une luciole ce soir
guide mes vieux pas

Soleil oblique
ses cheveux dans le vent
tamisent la lumière

Maria Tirenescu

le ciel plein d'étoiles –
j'éteins la lumière
à te rêver

miroir d'eau –
la lumière dorée
du crépuscule

Christine Walter

Poli par le soleil
un lézard fond sur le schiste -
vent de sable

Ciel étoilé -
des phalènes s'étourdissent
autour d'un lumignon

Oiseaux nocturnes -
nos ombres accolées errent
sous les oliviers

Sandrine Waronski

Panne de courant ~
les légumes oubliés murmurent
sous les flammes

Ce quai de gare
l'ai-je jamais quitté ?
Haridwar à l'aube

Josette Pellet

Parfois, l'évidence d'une expérience renvoie à la substance originelle d'une condition d'Être. Ce haïku en est l'expression : sa candide simplicité lève le voile du doute et révèle une magie à jamais paradoxale, une présence à jamais oblatrice... Ce poème cosmographe annule toute frontière comme si le mystère d'un lieu, Haridwar, cachait dans son sein une source première.

Que l'on sache ou non que cette ville se situe dans le Nord-Ouest de l'Inde, près de la mythique Rishikesh, n'ajoute ni ne retire rien : qui a vécu l'aventure intérieure de l'indicible beauté d'une ville avec sa charge d'intemporalité ressent la force de l'aube ; qui a vu côte à côte l'épaule de la canaille et du saint, les vapeurs d'un chemin de fer à trois temps et les brumes himalayennes suspendues aux premières lueurs du jour..., a vu l'intra-lumière d'un œil pénétrant enrobé d'un pagne de coton ; qui a entendu les crécelles des pèlerins couleur safran enjambant à grand pas le fleuve de mousson, et a senti l'odeur du chai et des tubéreuses mêlés, ne revient pas indemne !

Et revient-on le même de telle matrice – vectrice de nos plus vifs élans, et alchimie secrète du dehors et du dedans ?

« Ce quai de gare » est l'espace ouvert de tous les possibles quand l'impossible équation de la Connaissance s'effrite. L'évènement et l'anecdotique rencontrent leur octave supérieure sous l'incandescence d'un regard éveillé. L'intérieur et l'extérieur se fondent dans une présence à nulle autre pareille – trace sans contour et tangible – synonyme d'éternel instant. Ne reste plus alors que l'émerveillement devant l'incomparable. La beauté réside autant dans l'œil de celui qui voit que dans la nature de l'objet contemplé...

Une saine perplexité naît de la complexité du monde et du puits sans fond de la conscience : l'acuité des sens et la pointe de l'Intellect percent le secret des choses, à moins que l'âme de celles-ci ne soit assignée à celui que la Nature désigne...

Olivier Walter



Photo, Olivier Walter

Marc Bonetto

Transi de froid
Dévoré par les moustiques
Je cherche la première étoile

Brigitte Briatte

la lumière guette
derrière mes couleurs –
nature ... morte ?

dîner aux chandelles –
le bleu de tes yeux
dans un regard noir

Gaspard Desmaisons

Le soleil couchant
qui va sortir pour le voir ?
Foot à la télé.

Danièle Duteil

un double arc-en-ciel
avaler la courbe du chômage
en tirant les rois

bancs publics
à la sortie du lycée
ces amours feux-follets

brumaire
au pied de la Liberté
la ronde des flammes

Isabelle Freihuber-Ypsilantis

couché tôt –
la lampe de poche éclaire
des mots interdits

le jour se lève –
plus le même homme
que sous les spots

Christiane Guicheteau

Filet de lumière
derrière les volets clos.
Encore un jour de boulot...

La lumière crue
d'un soleil sans complaisance.
Plage de nudistes...

Monique Junchat

lui et moi
les flammes des bougies
vacillent

par-dessus le mur
sur la pointe des tiges
les cosmos jaunes

Gérard Mathern

Fin d'exposition
abandonner la lumière
pour l'obscur oubli

Derrière les volets
les fenêtres bleues sans rêve
des nuits sans sommeil

Il swingue trop vite
plus rapide que son ombre
moins que la lumière

Josette Pellet

Bouddha couché
taillé dans un bout de branche –
un certain sourire

L'un après l'autre
tous les fusibles ont sauté –
bain aux chandelles

Ressusciter
un dimanche ou un lundi
qu'est-ce que ça change ?

Daniel Pérez

Réveillé trop tôt,
j'entrevois un bénéfice,
surprendre l'aurore.

Minh Triêt Pham

quartier rouge d'Amsterdam –
dans la vitrine elle attend
son prince charmant

nue endormie
me tournant le dos
la pleine lune

la Joconde au Louvre –
ton sourire
flashé

Philippe Sturzer

Le premier soleil –
me regarder dans la glace
je n'ai pas osé.

Prochaines parutions :

- fin mars 2016 : *Ploc; la Revue du haïku* n° 64
- mi mars 2016 : *Ploc; la Lettre du haïku* n° 81
- fin avril 2016 : *Ploc; la Revue du haïku* n° 65

Message de Sam Cannarozzi :

Bonjour plocistes !

Voilà deux citations pour vous inspirer pour notre prochain numéro -
"Rejouissez vous de La Paresse" !

« *Il n'est jamais trop tard pour RIEN faire.* » - Confucius

« *Le matin je me lève et de nouveau m'endors Peu m'importe que mon ronflement dérange les voisins.* » - Lu Yu

Haikus, senryus et textes les bienvenus -

Date limite d'envoi le 15 mars 2016.

Cordialement,

/Sam CANNAROZZI/ sam@samcannarozzi.com

PS : Pourriez-vous m'indiquer pour ce numéro où vous habitez en France ?!

On a une idée d'où viennent des haïkistes étrangers, mais pas pour la France.

Voyons ainsi si le haïku coule librement aux quatre vents de l'Hexagone !

Ploc; la revue du haïku

Ce numéro a été conçu et réalisé par
Olivier Walter

© 2016, l'Association pour la promotion du haïku & les auteurs
Les auteurs sont seuls responsables de leurs textes.
Photo de couverture © Jaroslav Machacek - Fotolia.com

Diffusion à 1250 exemplaires.

Dépôt légal : Février 2016
ISSN revue en ligne : 2266-6109

Gratuit



Directeur de publication : Sam Cannarozzi